LES BLOGS LE FIGARO.fr

Pierre Avril
BLOG.LEFIGARO.FR/RUSSIE
ECHOS DE RUSSIE

Marie Maurisse
BLOG.LEFIGARO.FR/SUISSE
FONDUE, LA SUISSE ?

Pierre Razoux

Selon le responsable de recherches au Collège de défense de l'Otan, le conflit, déclenché voilà trente ans, a conduit à la marginalisation de l'Irak et à la radicalisation de l'Iran.

L'impact de la guerre Iran-Irak

Il y a trente ans, le déclenchement de la guerre Iran-Irak allait remodeler durablement le paysage géopolitique dans la région du Golfe. Le 22 septembre 1980, Saddam Hussein attaquait par surprise l'Iran afin de prendre des gages territoriaux lui permettant de redéfinir à son avantage le tracé contesté de la frontière irako-iranienne, mais surtout afin d'affaiblir le régime islamique de l'ayatollah Khomeyni perçu comme une menace existentielle pour l'Irak baasiste.

Ce qui devait être une offensive éclair s'enlisa en une interminable guerre de tranchées qui allait durer huit ans et rappeler, par bien des aspects, les combats statiques de la Première Guerre mondiale. Plusieurs phases allaient se succéder : offensives iraniennes à outrance pour regagner le terrain perdu, guerre d'usure pour affaiblir l'adversaire, guerre des villes pour tenter de le démoraliser, puis « guerre des pétroliers » pour tenter de l'asphyxier. Saddam Hussein n'allait pas hésiter à utiliser des armes chimiques pour stopper les vagues d'assaut iraniennes et pour mater la rébellion kurde. Pour Israël et les États-Unis, cette guerre allait présenter l'avantage de neutraliser durablement deux de leurs plus farouches adversaires, comme l'avait souligné Henry Kissinger en déclarant qu'« *il serait vraiment dommage que l'un des deux pays perde la guerre* ». Cette hécatombe, qui devait faire près de 800 000 morts, allait prendre fin le 20 août 1988 après que l'Iran aura accepté un cessez-le-feu par lequel l'ayatollah Khomeyni reconnaissait implicitement sa défaite. L'Irak, de son côté, sortait exsangue du conflit.

Les conséquences de cette guerre, la plus longue du XXe siècle et la plus meurtrière du Moyen-Orient, sont toujours perceptibles aujourd'hui.

L'Irak s'est, de fait, marginalisée. Sa « victoire » s'est rapidement muée en une terrible défaite qui allait aboutir à la mise hors-jeu de ce pays clé sur l'échiquier régional. Deux ans à peine après la fin de la guerre Iran-Irak, Saddam Hussein envahissait le Koweït pour faire taire la famille régnante koweïtienne qui s'obstinait à maintenir des prix pétroliers très bas et qui refusait de passer l'éponge sur la dette financière que l'Irak avait contractée auprès d'elle pendant sa guerre contre l'Iran. On connaît la suite : la libération du Koweït par une coalition internationale, l'isolement de l'Irak, sa libération, puis son occupation par une coalition ad hoc qui a offert sur un plateau d'argent à l'Iran ce que l'armée de la République islamique n'était pas parvenue à obtenir en huit années d'une guerre impitoyable. Cette marginalisation de l'Irak a renforcé l'Iran et a placé les pétromonarchies du Golfe en première ligne face à la République islamique, sans pour autant accroître la crédibilité du Conseil de coopération du Golfe qu'elles avaient fondé en 1981, pendant la guerre, pour tenter justement de coordonner leurs efforts de défense.

Le conflit Iran-Irak est parvenu, au bout du compte, à radicaliser le régime iranien. Alors qu'elle visait à affaiblir le régime né de la révolution islamique, la guerre n'a fait que le renforcer. L'invasion de l'Iran en plein élan révolutionnaire a fait jouer à fond le « syndrome de Valmy » et a soudé la population derrière ses nouveaux dirigeants. En maintenant sur le front l'essentiel de l'élite iranienne, la guerre a permis au clergé chiite de s'emparer du pouvoir et de contraindre à l'exil les révolutionnaires laïcs ne partageant pas sa vision théologique de la société et du monde. Toutes les figures qui ont fait récemment la une de l'actualité iranienne (Rafsandjani, Khamenei, Khatami, Montazeri, Moussavi et Karoubi) ont exercé des responsabilités importantes pendant cette guerre. Toutes ont adhéré aux thèses radicales prônées par le régime, à un moment donné ou un autre de leur carrière. Seul Mahmoud Ahmadinejad échappe à cette règle, car il était trop jeune à l'époque. Il n'en a pas moins été propulsé sur le devant de la scène, car il a su s'imposer comme le porte-parole des anciens combattants, désireux de prendre leur revanche sur un clergé perçu comme corrompu et profiteur. Pour mieux asseoir sa domination, cette nouvelle classe de « sans-culottes » a radicalisé son discours en l'imprégnant d'un populisme vindicatif.

En maintenant sur le front l'essentiel de l'élite iranienne, le conflit a permis au clergé chiite de s'emparer du pouvoir et de contraindre à l'exil les révolutionnaires laïcs

La guerre Iran-Irak est parvenu également à réamorcer l'ambition nucléaire iranienne. En prenant le pouvoir, l'ayatollah Khomeyni avait annulé le programme que le chah avait mis sur les rails grâce à l'assistance des États-Unis et de la France, estimant alors que la jeune révolution islamique n'avait pas les moyens financiers de se l'offrir. L'enlisement de la guerre avec l'Irak l'a toutefois convaincu de la nécessité de le relancer, afin que l'Iran puisse disposer à terme de sa propre bombe, de manière à dissuader tout agresseur potentiel et éviter qu'une telle hécatombe ne se reproduise. L'état-major iranien était persuadé que si l'aviation israélienne n'avait pas détruit la centrale nucléaire Osirak en juin 1981, Saddam Hussein aurait fini par se doter de la bombe atomique et n'aurait pas hésité à l'utiliser contre l'Iran pour mettre un terme aux hostilités. Depuis, l'acquisition de la posture nucléaire est l'un des rares sujets consensuels au sein de la classe politique iranienne.

La guerre Iran-Irak a, par ailleurs, contribué au renforcement de la présence militaire occidentale dans le Golfe. En intervenant militairement dans le Golfe en 1987 pour faire cesser les attaques iraniennes contre les pétroliers occidentaux, les États-Unis, la France et quelques autres pays européens allaient internationaliser une crise jusque-là cantonnée aux belligérants et à leurs voisins immédiats. Cette escalade allait entraîner un certain nombre d'incidents, tels que l'affrontement entre navires américains et vedettes iraniennes et la destruction d'un airbus iranien par le croiseur américain *USS Vincennes*. Inquiètes de la tournure prise par les événements, les monarchies du Golfe, incapables de se protéger elles-mêmes, allaient se tourner vers Washington, Paris et Londres pour échanger de mirifiques contrats d'armement contre une présence militaire accrue et une garantie de protection leur permettant de se prémunir contre la double menace irakienne et iranienne. L'histoire allait rapidement leur donner raison, offrant aux États-Unis, à la France et au Royaume-Uni l'occasion d'accroître leur influence dans la région.

Les leçons de ce conflit mériteraient sans doute d'être méditées par ceux qui sont en charge du retrait militaire américain d'Irak et par ceux qui doivent gérer le délicat dossier de la crise nucléaire iranienne.